

**ABONNEMENTS**

**LYON**  
Un an. . . . . 7 fr.  
Six mois. . . . . 4 »

**DÉPARTEMENTS**  
Un an. . . . . 9 fr.  
Six mois. . . . . 5 »

**ÉTRANGER**  
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont payés d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.



# LA VÉRITÉ

## JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

**AVIS**

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

**Bonne foi.**

La bouche parle de l'abondance du cœur : est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

**Sagesse.**

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

**Charité.**

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

### DÉFENSE DU SPIRITISME

#### CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(CINQUIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 3.

SOLUTION PROPOSÉE PAR M. BABINET.

M. Babinet, membre de l'Institut, a entrepris de donner une explication des tables tournantes au point de vue de la mécanique et de la physiologie (1). Il explique ainsi l'effet qui se produit dans l'action des mains posées sur la table: « au moment où, après une attente plus ou moins longue, il s'est établi une trépidation nerveuse dans les mains et un accord général dans les petites impulsions individuelles de tous les opérateurs, alors la table reçoit un effort suffisant et commence à s'ébranler (2)... S'il y a quelque chose d'établi en mécanique et en physiologie, c'est que les mouvements naissants sont peu étendus, mais irrésistibles. Alors, si nous considérons plusieurs personnes appuyant les mains sur le pourtour d'une table, au moment où il sera établi de petits mouvements de pression des doigts sur la table pour chaque individu, au moment où tous ces mouvements agiront de concert, il en naîtra une force considérable, surtout si les trépidations musculaires des mains sont renforcées par une excitation nerveuse qui en centuple la force. On voit par là combien l'imagination peut avoir de puissance dans le développement de ces actions, et combien la présence d'un spectateur supposé mentalement hostile à la manifestation du phénomène peut influencer fâcheusement sur les résultats. Le contact des doigts extrêmes peut aussi faciliter l'établissement de cette espèce de sympathie mécanique, je veux dire l'établissement de l'accord entre toutes les actions des opérateurs. On s'est étonné de voir une table soumise à l'action de plusieurs personnes bien disposées et en bonne voie de mouvement vaincre de puissants obstacles, briser même ses pieds quand on les arrêtait brusquement: ceci est tout simple d'après la force des petites actions concordantes. Il en est de même des efforts faits pour empêcher une table de se soulever d'un bord en s'abaissant du côté

opposé. L'explication physique de tout cela n'offre aucune difficulté. On doit reléguer dans les fictions tout ce qui a été dit d'actions exercées à distance et de mouvements communiqués à la table sans la toucher. C'est tout bonnement impossible, aussi impossible que le mouvement perpétuel. » — Tel est le mode de production des phénomènes, suivant M. Babinet. Quant à leur origine, voici sa thèse: « S'il était besoin d'une expérience de plus pour connaître combien le cœur humain est accessible à l'ascendant du merveilleux, il suffirait de jeter un coup d'œil sur l'effet qu'a produit dans les vastes provinces de l'Union-Américaine une manifestation dont l'origine a été le jeu d'une enfant ventriloque qui s'amusa, par des coups en apparence frappés au mur, à la porte, à la vitre de la chambre, au bois de lit, à répondre aux battements de mains de sa sœur et aux siens propres, en feignant d'ordonner à l'Esprit de suivre ses indications (1). » Et M. Babinet tient tellement à la ventriloquie qu'il ajoute: « Cette supposition (d'attribuer les sons perçus des coups frappés par les Esprits au bruit de la grêle ou de la pluie qui fouettent les vitres), trop difficile à admettre, sera facilement écartée si on hasarde le mot de ventriloquie timidement prononcé en Angleterre et aux Etats-Unis (2). »

Plus loin, il dit encore: « Que dire, en définitive, de tous ces faits observés? Y a-t-il des coups frappés? oui. — Ces coups répondent-ils à des questions? oui. — Quand on passe le bout du doigt ou la pointe d'un crayon sur un alphabet, les coups frappés correspondent-ils à des lettres choisies par l'intelligence qui répond à l'interrogateur par le moyen du sujet ou médium? oui. — Ces lettres forment-elles un sens? oui, presque toujours; mais la partie de ces morceaux d'éloquence surnaturelle n'est jamais très-élevée. — Qui est-ce qui produit ces sons? le médium. — Par quel procédé? par le procédé ordinaire de l'acoustique des ventriloques. — Mais on avait supposé que les craquements des doigts ou des orteils pouvaient donner ces sons? non, car ils partiraient en apparence toujours du même point, ce qui n'est pas. »

S'il était vrai, comme l'écrit M. Babinet, que les mouvements naissants soient le véritable propulseur des tables, attendu que ces mouvements sont irrésistibles, pourquoi se fait-il qu'avec un moyen aussi simple de soulever ou d'entraîner des poids consi-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1854, p. 408 à 419.

(2) — — — p. 410.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, mai 1854, p. 527.

(2) — — — mai 1854, p. 529.

dérables (n'oublions pas qu'il s'agit de pianos soulevés pesant trois cents kilogrammes), pourquoi se fait-il, disons-nous, que les savants de l'Institut ne laissent appliquer un moteur aussi puissant qu'à la rotation des tables? Dans un siècle où la mécanique fait chaque jour de nouveaux progrès, où tous les efforts de l'industrie sont exclusivement dirigés vers la production à bon marché, vous ne songez pas à remplacer la coûteuse vapeur par les mouvements naissants des doigts qui ne coûtent rien et qui produisent de si grands résultats? Avouez que si vous aviez foi dans vos propres affirmations, vous vous hâteriez de faire une révolution mécanique, en substituant à tous les moteurs usités les mouvements naissants irrésistibles des doigts des mains; ou plutôt avouez que, si vous ne faites pas cette révolution, c'est que vous savez parfaitement que votre théorie ne serait pas de plus d'efficacité en mécanique que vous ne lui en connaissez, *in petto*, pour la rotation des tables.

Quant à la ventriloquie, nous priions M. Babinet de remarquer que MM. J'Int, Schiff et Jobert (de Lamballe), ayant démontré que le muscle péronier, que le genou, produisent les bruits dont tant de charlatans se sont emparés pour faire croire aux Esprits frappeurs, il en résulte, d'après sa théorie, que le genou et le péronier sont ventriloques. C'est une conclusion forcée à laquelle M. Babinet ne peut échapper. Un muscle, une articulation ventriloques!... Est-ce bien l'opinion de M. Babinet, membre de l'Institut?

Enfin, quand ce spirituel savant nie le soulèvement des tables à distance parce que ce prodige est scientifiquement inexplicable, et qu'il taxe d'erreur ou d'imposture les narrateurs de pareils faits, nous lui ferons modestement remarquer qu'il aurait mauvaise grâce à soutenir cette thèse. Que M. Babinet veuille bien, en effet, se le rappeler; jusque vers l'année 1800, les savants (même ceux des académies) niaient obstinément la chute des aérolithes, par la raison que ce phénomène, comme celui des tables, était scientifiquement inexplicable. A l'époque dont nous parlons, les académies et les savants se convertirent sur cette question, que le dernier paysan était apte à résoudre, puisqu'il suffisait d'avoir des yeux; mais leur conversion tardive avait-elle empêché jusqu'alors la chute des aérolithes? non. Nous conseillerons donc à M. Babinet de ne pas déduire l'impossibilité du phénomène des tables dansantes et parlantes, de ce que l'explication de ce phénomène met aujourd'hui la science aux abois, et nous serons, cette fois du moins, entièrement d'accord avec M. Figuié, lorsqu'il dit que la théorie de M. Babinet reste tout-à-fait à côté de la question.

PHILALÉTHÉS.

(La suite au prochain numéro.)

## NÉOPLATONISME

L'EMPEREUR JULIEN (Suite. — Voir le dernier numéro.)

Cette superstition, dit l'historien de Julien, Lamé, établie systématiquement dans le sanctuaire, et qui au premier abord semble n'avoir pas d'analogue dans le christianisme, jette aujourd'hui beaucoup de défaveur sur la réforme religieuse de Julien. On ne réfléchit point que les réformateurs religieux vraiment intéressants et importants en histoire ne sont pas ceux qui

ont, comme on dit, devancé leurs contemporains, mais ceux qui ont su donner aux croyances de leur époque, la satisfaction la plus complète en même temps que la tendance la plus morale. Il ne s'agit pas, en cette question, de discuter si l'homme peut ou a su, par certaines pratiques et certains arguments de syllabes, découvrir l'avenir, se mettre en communication avec les Esprits, et les forcer d'obéir à ses ordres, mais si, au temps de Julien, la foi dans les opérations théurgiques était assez générale pour qu'il fût nécessaire de compter avec elle. Il n'y a point à hésiter sur la réponse: non-seulement une telle croyance était alors générale, mais universelle. Il n'y avait pas un homme distingué dans tout l'Empire qui en fût exempt. Celle des galiléens ne se distinguait de celle des juifs, des gnostiques, des hellènes, qu'en ce qu'elle était moins scientifique, et que les plus ignorants parmi eux se mêlaient de prédire et de conjurer. Les ariens donnaient surtout dans les songes, et ils condamnaient la divination par le vol et les sorts. Athanase, au contraire, croyait que Dieu lui faisait connaître sa volonté par le vol et les sorts (1). Julien se trouvait donc agir, sans s'en douter, avec une habileté supérieure en réglementant la théurgie et la divination; il la maintenait dans des bornes étroites, en faisant une puissance entre les mains des sages et les empêchant de devenir nuisibles, tandis que les chrétiens, en ne les réglementant pas, en les abandonnant à la fantaisie ou à la supercherie du premier venu, en les considérant tantôt comme les dons de Dieu, tantôt comme les dons du diable, en ont fait la plus laide des plaies sociales et un prétexte constant de persécutions qui, jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, a frappé des victimes de plus en plus nombreuses. Le spiritisme de nos jours est venu régulariser et expliquer les communications avec le monde invisible, et les affranchir de tout fanatisme et de toute superstition.

Julien voulait établir dans toutes les villes des basiliques pour les mystères helléniques, et en augmenter le nombre dans les cités qui en possédaient déjà. Ces mystères, tous différents les uns des autres par les détails et les noms divins qui y étaient prononcés, peuvent se classer cependant en trois espèces, correspondant aux cérémonies et aux histoires de Noël, de Pâques et de l'Assomption. La première espèce célébrait l'incarnation du Verbe dans le sein de la nature, la naissance du Sauveur et les bienfaits de son séjour sur la terre. Julien prit pour type le mystère de Pessinunte. La deuxième espèce célébrait la mort, la descente aux enfers, puis la résurrection du Sauveur et les lamentations de la mère des douleurs. Julien prit pour type les grandes Elmsinies. La troisième espèce, qui roulait d'ailleurs sur le même fonds de légendes et d'idées, célébrait plus particulièrement la nature, la vierge mère, le principe fécondé, la gloire de la déesse qui disait dans les mystères égyptiens: « Le fruit que je porte est le soleil (2). » Elle célébrait la déesse des moissons, de l'agriculture, de l'enfantement, et aussi de la science. Julien prit pour type les mystères d'Isis et de Diane Ephésienne.

Outre ces mystères destinés à glorifier les trois principaux types divers de l'hellénisme, il y en avait une foule de petits en l'honneur des génies et des dieux intermédiaires, patrons des cités. A mesure que la fête d'une de ces divinités arrivait, on donnait la représentation théâtrale des légendes locales ou générales dont elle était l'objet, comme les galiléens le faisaient en l'honneur des saints. Les dieux intermédiaires de l'hellénisme sont analogues à nos saints, et Julien opposait les miracles qu'ils faisaient et les oracles qu'ils rendaient en certains lieux consacrés aux miracles des saints tombeaux. C'était donc une lutte d'Esprits, Esprits imbus encore des idées païennes d'un côté, de l'autre Esprits pénétrés de la foi nouvelle. — Enfin, ces galiléens superbes, disait Julien, qui refusent d'adorer les dieux, de se servir des différents moyens qu'ils nous ont donné de prédire l'avenir et de le modifier, à quelle abjection ne sont-

(1) Ce fut une des causes que le synode arien fit valoir quand il le déposa. — Voy. A. Marcellin, XV, 7, et Sozomène, IV, 10.

(2) Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles — Epître pour le jour de l'Assomption.

ils pas descendus ! Ce pouvoir qu'ils refusent aux dieux, ils l'accordent à des hommes ou plutôt à des cadavres. On les voit en foule aller dormir près des tombeaux, afin d'avoir des songes merveilleux dont ils prennent ensuite pour guides les prétendus enseignements, et c'est pour la plupart des galiléens tout le sérieux de la nouvelle religion. C'était chez les galiléens la coutume, fort louée et encouragée par les prêtres, que les fidèles et surtout les femmes de condition se rendissent chaque matin aux saints tombeaux avec des paniers chargés de vivres dont ils sacrifiaient une partie sur l'autel et qu'ils distribuaient ensuite, sous la direction des prêtres, à tous les mendiants qui se présentaient. Cette charité avait l'inconvénient d'encourager les pauvres de profession et la faiméantise incurable des prétendus ermites, que Julien attaqua si violemment, ou d'autres circonstances ; elle était en outre l'occasion de discordes, car les repas se faisaient en commun dans le saint lieu, contrairement à l'usage des Grecs, qui emportaient d'ordinaire dans leur demeure leur partie des sacrifices ; mais elle livrait aux galiléens et à leurs prélats tout le menu peuple des grandes villes, qu'ils soulevaient à leur gré contre les hellènes, c'était assez pour que Julien la fit adopter par son degré. Il ordonna à ses hiérarques de suivre l'usage des juifs et de la secte impie des galiléens « qui, dit-il, non-seulement nourrit ses pauvres, mais souvent les nôtres (1). » Il lui ordonna, en outre, d'établir dans chaque cité des hospices, « pour que, dit-il, les gens sans asile et sans moyen d'existence y jouissent de nos bienfaits, *quelle que soit la religion qu'ils professent.* »

Enfin Julien n'oublia pas le moyen le plus simple d'abaisser le galiléisme ; c'était de mettre aux prises les uns avec les autres, par une tolérance affectée et sous prétexte de finir les différents, les innombrables sectes qui déchiraient l'Église, et le galiléisme avec le judaïsme, son ancêtre détesté. Mettre les chrétiens aux prises ne lui coûta que quelques frais de poste et la peine de les convoquer. Une fois les évêques réunis dans son palais, il les y enferma et leur signifia qu'il fallait que les persécutions, que les diverses sectes s'infligeaient les unes aux autres, cessassent tout à fait, et que chaque chrétien suivit sa conscience. Il savait bien ce qu'il faisait, dit A. Marcellin, « et que les chrétiens entre eux sont les pires des bêtes féroces. » En effet, tous ces prêtres qui se détestaient, forcés de passer plusieurs heures par jour côte à côte, pendant que Julien les interrogeait malignement sur leurs différents, oubliaient qu'on se moquait d'eux, et s'injuriaient avec ardeur. Julien frappait sur son tribunal, et s'écriait au milieu du bruit : Ecoutez-moi, écoutez-moi, les Allemands et les Francs m'ont bien écouté.

Pendant que Julien l'Empereur règne sous le voile d'une tolérance égale pour les deux cultes, il essaie de replacer sur le trône le paganisme déchu ; rêveur impérial, fantastique réformateur, il apprend par l'expérience, combien il est impossible, même au plus puissant des hommes, d'arrêter le mouvement du monde et le cours normal des destinées voulues de Dieu. Que voulait-il ? restaurer le polythéisme et le rendre à ses principes primitifs ? Mais ces principes n'avaient rien de fixe, rien d'arrêté ; il leur avait toujours manqué une place, un Code, un système. En vain s'amusa-t-il à fondre dans la même théologie deux théories contradictoires : celle d'Homère, la foi populaire, la croyance plastique ; et celle de Platon, la philosophie des penseurs et des enthousiastes. Un tel mélange n'avait aucune condition de durée. Tantôt écrasant les chrétiens de son indifférence, tantôt, par son amer sarcasme trahissant la faiblesse de sa cause et l'impuissance de ses efforts, il était incertain de la route qu'il avait à suivre. Ces membres épars de religions diverses auxquels il essayait de donner une âme, ne pouvaient former un corps, se rassembler, vivre, marcher. En vain ses hécatombes ensanglantaient tous les coins de l'empire ; on riait de ce massacre universel de bœufs et de génisses, qu'il commandait à travers son immense domaine. La croyance éteinte ne pouvait renaître ; les oracles, interrogés, se taisaient ; fré-

quemment on ne rendait plus que d'incohérentes réponses. Les minutieuses pratiques de sa dévotion bizarre devenaient un objet de risée. Spiritualiser le paganisme qui s'effaçait du monde, faire renaître la vénération perdue pour les cérémonies populaires d'un culte physique et matériel, cette double tentative avortée a flétri le nom de Julien, qui ne fut ni un monstre, ni un apostat, ni un persécuteur. Un jour seulement il s'avisait de défendre aux chrétiens d'enseigner la philosophie, la poésie, la critique, l'histoire, seul acte de toute sa vie qui porte le caractère d'une persécution réelle. Au lieu de nuire aux chrétiens, cet acte les aurait servis, les aurait replacés dans leur véritable domaine, les aurait rendus aux principes de leur institution, à la morale pure, humble, divine de leur fondateur ; il les aurait arrachés à l'influence des rhéteurs et les eût empêchés de se laisser corrompre par le platonisme en vogue, par l'orientalisme de l'époque, par cette teinture de paganisme que les études littéraires ne manquent jamais de donner à l'esprit. Peut-être la vigueur de la primitive religion chrétienne se serait-elle mieux conservée, et n'eût pas été aussi facilement aux envahissements progressifs du fanatisme et de la superstition.

Du reste la persécution fut exclusivement morale, et jamais elle n'alla aux voies de fait, ni aux supplices, malgré les séditions fréquentes que suscitait la turbulence des nouveaux religionnaires, se sentant déjà forts et voulant dominer. Nous allons citer un curieux monument qui atteste d'une part l'ambition grandissante des galiléens, et l'esprit de tolérance et d'équité dont Julien, quoique égaré par l'influence spirituelle rétrograde de quelques âmes arriérées, qui jouaient le rôle des dieux, ne se départit jamais. C'est une épître à la ville de Bostre, dans laquelle les *cleres* (on appelait ainsi le clergé inférieur des chrétiens) s'agitaient et voulaient tout mener. On y trouve des maximes de tolérance et de charité qui n'ont pas toujours été la règle suivie par le christianisme dans ses premiers temps, témoin ses calomnies et sa haine aveugle contre Julien, et qui a été ouvertement violée par l'église au moyen-âge. Sans doute Julien, comme nous l'avons dit, se trompait, en cherchant à enrayer l'avenir ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour le représenter sous des traits noirs et diaboliques, ainsi que l'ont fait plusieurs pères de l'église et autres écrivains ecclésiastiques.

Voici l'épître :

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

## COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE

(Groupe de famille spirite à Douai.)

SPONTANÉMENT. — La force et la patience, chers amis, sont les grandes vertus de l'âme avancée ; elles sont le rayonnement de la foi, de l'espérance et de l'amour divin : elles complètent ces vertus, ou plutôt, elles en sont le résultat, l'assemblage, et en même temps l'achèvement. Sur cette terre on ne peut aller plus haut. Non point, chers enfants, que les souffrances d'autres mondes plus élevés exigent davantage ces vertus ; mais c'est qu'elles s'exercent alors d'une autre manière et sous une autre face. Un diamant taillé à facettes donne une couleur différente par chacune d'elles ; ainsi chaque vertu de l'esprit resplendit d'une façon différente suivant la facette qu'on polit. — Oui, les douleurs de la vie terrestre sont lourdes et pénibles ! Oui, des épines pénètrent à tout moment dans le cœur et dans l'âme ! Mais, chers enfants, pourquoi le fils de l'homme, c'est-à-dire l'humanité, a-t-il été couronné d'épines ? Pourquoi a-t-il été flagellé et mis à nu ? Pourquoi a-t-il eu soif ? Ne représentait-il pas, en chacune de ces choses, un des besoins, une des souffrances de l'humanité ? — Il a porté sa croix parmi les pierres et la poussière, en chancelant, en tombant, et se rele-

(1) Le rigoureux saint Ambroise réduisit dans son diocèse cette pratique à des distributions de pain, parce que les dames de Milan s'enivraient. (Saint Augustin, confession, VI, 2.)

vant chaque fois au milieu des douleurs. Il a été accablé d'angoisses dans son âme, d'angoisses et de douleurs dans son corps ; attaché enfin comme un voleur à une croix, pour y rendre le dernier souffle dans la lassitude la plus affreuse et dans le délaissement. Il eut soif, et le breuvage qui lui fut présenté était amer et repoussant. Le fils de l'homme a peint les souffrances de l'homme. Cependant il est dit : « on ne lui rompit point les jambes », parce que l'humanité doit marcher et qu'elle marche au progrès. — Jésus ressuscité figure encore l'humanité régénérée, heureuse, l'humanité exempte de maux, de la mort, de la lourdeur du corps et de l'enchaînement de l'esprit. — Voilà, chers enfants, où mènent la force et la patience dont l'homme de douleurs fut le type et le modèle. — Envisagez, non le nombre de ses plaies, mais leur signification ; non, mystiquement le bois de sa croix, mais ce qu'elle vous invite à faire ; non, les soi-disant miracles de ses apparitions, mais leur sens et leur enseignement ; en agissant ainsi vous saisirez le vrai but et la vraie pensée du fils de l'homme.

UN ESPRIT AMI.

## LA DERNIÈRE VISION.

### VII.

(Voir le numéro 22. — Suite et fin.)

Au-dessus des formes matérielles et de l'atmosphère terrestre, il est une région où les âmes s'élancent affranchies de leurs chaînes.

C'est là que les arômes éthérés, obéissant à la pensée, la revêtent successivement de toutes les splendeurs de la forme idéale et peuplent de merveilleuses beautés le monde spirituel de la poésie et des visions.

C'est dans cette région que nous emportent les plus beaux rêves pendant notre sommeil, et c'est là que, pendant leurs veilles laborieuses, l'inspiration élevait le génie des grands poètes à qui le sentiment de l'harmonie a fait pressentir dans tous les temps les grandes destinées humaines.

C'est là que vivent les images et que règnent les analogies. Car la poésie est dans les images ; et l'harmonie des images est essentiellement analogique.

C'est dans cette région idéale qu'Eschyle voyait souffrir Prométhée, et que Moïse écoutait parler Jéhova.

C'est là que le plus grand poète de l'Orient, l'aigle de Pathmos, le chantre de l'Apocalypse, voyait l'Eglise chrétienne sous la forme d'une femme en travail qui enfantait péniblement l'homme de l'avenir.

C'est dans ce monde merveilleux de la poésie et des visions que Dieu lui apparut voilé de lumière et tenant à la main l'Evangile éternel qui s'ouvrait lentement, tandis que les fléaux travaillaient le monde et que les anges exterminateurs défrichaient la terre pour faire place à la cité de l'unité sainte et de l'harmonie, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel toute bâtie, parce que l'idée de l'harmonie existe en Dieu et se réalisera d'elle-même sur la terre quand les hommes la comprendront.

La figure glorieuse du Christ, après avoir parcouru la terre, remonta dans cette région éthérée, et là, le Rédempteur fit voir à l'ange autrefois rebelle et désormais régénéré la grande assemblée des martyrs.

Là, se trouvaient toutes les victimes du despotisme humain, tous ceux qui avaient mieux aimé mourir que de mentir à leur conscience :

Les victimes d'Antiochus. les martyrs de l'ancienne Rome et les suppliciés de la Rome nouvelle.

Les uns pour des croyances légitimes, d'autres pour des illusions et des rêves, ils avaient courageusement affronté la tyrannie des hommes, et tous étaient purs devant Dieu, car ils avaient souffert pour conserver le plus noble et le plus beau de ses

dons : la liberté !

Longtemps leurs âmes vêtues de robes blanches tachées de sang avaient gémi sous l'autel et avaient demandé justice : mais enfin, le jour était venu et tous ensemble, tenant des palmes à la main, ils s'avançaient au devant du Rédempteur.

Le Christ parut au milieu d'eux, entre sa mère et l'ange du repentir, et leur demanda quelle vengeance ils voulaient tirer de leurs persécuteurs.

— Seigneur, que leurs âmes nous soient données, afin que nous disposions d'eux pour l'éternité, comme ils ont disposé de nous dans le temps.

Le Christ, alors, leur remit les clefs du ciel et de l'enfer et leur dit : — Les âmes de vos persécuteurs sont à vous.

Alors un cri de joie et de triomphe retentit des hauteurs du ciel jusque dans les profondeurs de l'abîme, les âmes des martyrs ouvrent les portes de l'enfer et tendent la main à leurs bourreaux.

Chaque réprouvé trouve un élu pour protecteur : le ciel agrandit son enceinte et la vierge-mère pleure de joie en voyant se presser autour d'elle tant d'enfants qu'elle croyait perdus à jamais.

Tandis que le ciel souriait tout entier à ce magnifique spectacle, on voyait sur la terre se lever un nouveau soleil et la nuit replier ses voiles vers l'Occident.

Les nuages sombres du passé s'enfuyaient chargés de fantômes, c'étaient les ombres des grandes monarchies éteintes et des vieux cultes évanouis.

Entre la nuit et l'aurore naissante le crépuscule blanchissait la tête d'un vieillard qui était assis le visage tourné vers l'Orient. C'était le voyageur des siècles chrétiens, le maudit de la civilisation barbare, le type des parias, le vieil Alasvérus qui se reposait. Le peuple avait enfin une patrie, et le juif errant avait obtenu son pardon.

La terre était devenue le temple de Dieu. L'association universelle avait réalisé la charité chrétienne. Tous vivaient et travaillaient pour chacun et chacun pour tous.

Chacun jouissait en paix du fruit de ses œuvres, et aucun des enfants de Dieu ne périssait de faim près de la table de son père, car le travail équitablement réparti facilitait la vie à tous.

L'association avait centuplé les richesses de la terre, et l'union de tous les intérêts avait donné aux travaux de l'homme une direction si divine et une force si merveilleuse, que les saisons elles-mêmes avaient changé, et qu'il y avait, selon la promesse de l'apôtre, un ciel nouveau et une terre nouvelle, et Jésus dit à l'ange de la liberté et du génie : — Voilà l'œuvre que tu dois accomplir. Voilà la cité nouvelle de l'intelligence et de l'amour.

La terre est prête, elle tressaille d'espérance. Les hommes la voient maintenant comme la vit autrefois le prophète, couverte de cendres et d'ossements ; mais une vie nouvelle fermente déjà dans cette cendre, et un frémissement divin parcourt ces ossements desséchés.

Bientôt ils se lèveront à l'appel du nouvel esprit, et un peuple nouveau couvrira les campagnes de la terre. L'humanité alors sortira d'un long sommeil, et il lui semblera qu'elle voit le jour pour la première fois !

Ayant dit ces paroles, le Christ se prosterna devant le trône de son père, en disant : — Seigneur, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

Et la vierge, qui est le type de la femme régénérée, et l'ange de la liberté devenu le génie de l'ordre et de l'harmonie, et tous les martyrs consolés, et tous les réprouvés pénitents et délivrés de leurs peines, répondirent tous ensemble la parole mystérieuse qui unit la volonté des créatures à celle du Créateur, et toutes les forces humaines à la puissance divine : Amen !

(Extrait de la Science des Esprits — Epilogue — par E. LEVI.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.